

before, like introducing ancient forms into the active body of the progressive or developing village, and so forth.

This type of museum system spreading all over the country, representing micro-regions or macro-regions, should be supplemented by well documented and abundantly illustrated monographs on the respective villages. These papers should be published in various languages; they should describe the past of the given villages and micro-regions together their inhabitants, and bring out, in strong relief, the changes that have been taking place all along.

Small museum centres of this kind differentiated according to their types of culture and stage of development, could play an important didactic and educational role for the village, its neighbourhood and for tourism.

Ethnographical museums are faced here with the need to seek and introduce new methods, both didactic and educational.

The growth of sight-seeing would gain novel, more attractive possibilities for tourists to become acquainted with the culture of other countries. Here too, modern methods tending to deepen the nature of sight-seeing should be sought.

Would not this form of museum be the right one, or at least one of the most appropriate? It would enable one to retain the traditional forms of buildings, tools and household effects, thus offering a wide field for restoring arts, crafts and customs, illustrating the history of culture of a chosen region. The present situation encourages ethnologists in research work and ethnomuseologists to increase their efforts in collecting remnants and supporting them with documentation. A new periodical *Ethnologia Europaea* brings hope of the further coordination of work on the international scale.

Contemporary ethnomuseology must face the important task of establishing a set of most important problems concerning both the research work carried out by museums and their services for society. Among them we may choose the following:

1. Museum research work and its documentation (archives).
2. Specialization of ethnographical museums on an international scale.
3. Keeping of precise records on the actual state of ethnographical museums and their collections.
4. Introducing one common systematisation of tools and utensils on account of comparative work.
5. Help in organizing ethnographical museums in countries where their development is still in the initial stage.
6. The development of Skansen-type museums including the organization of active museums on farms in situ.

On account of an increasing need for the most precise examination of the history of folk culture, these problems require the closest possible coordination on an international scale. The more so, since ethnographical museums have joined the struggle for the accomplishment of the elementary principles of humanism, so much needed nowadays.

Acquaintance with the folk cultures of the world, their common ground and laws, with the history of man's struggle for existence and his highest achievements in the field of culture — will not these be essential for spreading the idea of fraternity throughout the world?

## Traditions françaises du Moyen-Mississippi

### Rapport préliminaire d'enquêtes ethnologiques

SUIVANT LA CHRONIQUE, le Mississippi a été découvert par un Espagnol, Hernando de Soto. Toutefois il appartient aux Français d'en explorer la vallée entière et d'y implanter une culture européenne dont les vestiges ont subsisté jusqu'à nos jours.

Deux grandes expéditions furent à l'origine de l'installation française sur les rives du Mississippi. En 1672, dans l'espoir de trouver un passage vers l'Asie, vivement souhaité par Louis XIV, le comte de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle France (actuellement les six provinces orientales du Canada et une partie nord-orientale des Etats-Unis), chargea Louis Jolliet de découvrir si le Mississippi se jetait dans l'Océan Pacifique, comme la rumeur en courait chez quelques tribus indiennes. Accompagné d'un jésuite, le père Jacques Marquette, et de cinq autres compagnons, Jolliet atteignit le 7 juillet 1673 les eaux du Mississippi sur lequel il s'embarqua, et qu'il descendit presque jusqu'au confluent de l'Arkansas. Là, ayant acquis la certitude que le fleuve aboutissait au Golfe du Mexique et non à l'Océan Pacifique, et craignant l'hostilité des Indiens, il prit le chemin du retour. En remontant le cours de l'Illinois, il découvrit un village d'Indiens Kaskaskias. Le père Marquette promit de revenir les instruire, tint sa promesse en 1675, et fonda la célèbre mission de l'Immaculée Conception qui fut à l'origine de la ville de Kaskaskia. Grâce à ses notes de voyage (celles de Jolliet disparurent dans un naufrage alors qu'il allait atteindre Québec), l'on connut l'importance de la vallée du Mississippi et les possibilités de la coloniser. C'est alors que Robert Cavelier de La Salle fut chargé de revendiquer sur elle les droits politiques des Bourbons. Il organisa plusieurs voyages. Le troisième et plus important le conduisit à l'embouchure du Mississippi, et, le 9 avril 1682, il prit possession, au nom de la France, de tout le territoire arrosé par le fleuve, le baptisant Louisiane en l'honneur de son roi. Malheureusement La Salle mourut au cours d'une quatrième expédition, et il s'écoula des années avant que ne soit tentée une nouvelle expérience. Seuls les missionnaires et les négociants en fourrures maintinrent la présence française dans la vallée moyenne du Mississippi. La mission de l'Immaculée Conception fut déplacée à plusieurs reprises. D'abord La Salle rassembla les Indiens Kaskaskias dispersés autour de Starved Rock où il avait construit Fort Saint Louis, et forma ainsi le "grand village des Cascasquias". Puis la communauté descendit l'Illinois, s'installa trois ans à l'emplacement de la ville actuelle de Saint Louis, descendit encore le long du Mississippi et fonda enfin, au sud-ouest de la rivière Kaskaskia, le "village de l'Immaculée Conception de Cascasquias" connu plus tard sous le nom de Kaskaskia. A la même époque, en 1699 et 1700, les pères du Séminaire de Québec fondèrent la mission de la Sainte Famille de Cahokia.

Au cours des années suivantes, les Canadiens français affluèrent de plus en plus dans la vallée du Moyen-Mississippi. Une telle population nécessitait un gouvernement civil et militaire. En 1718, Pierre Duqué de Boisbriant fut nommé lieutenant du roi pour la Louisiane. Il fit ériger, à peu de distance de Kaskaskia, un fort qui fut baptisé Fort de Chartres ou Fort Chartres, en hommage au duc de Chartres, fils du régent de France. En 1733, Boisbriant offrit à son neveu, Jean Sainte-Thérèse Langlois, quelques milliers d'acres à l'est du Mississippi sur lesquels était établi le village de Prairie du Rocher.

La compagnie royale des Indes envoya, en 1719, Philippe François Renault en

Louisiane, pour y rechercher l'or et l'argent qui étaient censés se trouver en abondance près des confluent de l'Illinois, du Missouri et du Mississippi. Les recherches furent infructueuses, mais, par contre, Renault découvrit de nombreux gisements de plomb. L'ouverture des mines amena la formation du village de Sainte Geneviève, entre 1723 et 1735. En 1785, "l'année des grandes eaux", le vieux village fut détruit par l'inondation, mais fut rebâti un peu plus tard et fut à l'origine de la fondation d'une douzaine d'autres communes: Saint Charles, Carondelet, Florissant (Saint Ferdinand), Portage des Sioux, Nouvelle Bourbon, Petit Canada (French Village), Mine à Breton (Potosi), La Vieille Mine (Old Mines), etc.

En 1762, Pierre de Laclède Liguist, envoyé par une société commerciale de Louisiane, cherchait un endroit où entreposer les fourrures qu'il négociait. Accompagné par Auguste Chouteau, il fonda au bord du Mississippi un settlement qu'il appella Saint Louis, en l'honneur de Louis IX, ancêtre et saint patron de la maison royale de France. Mais, dès 1762, le traité secret de Fontainebleau donnait la rive ouest du Mississippi à l'Espagne, tandis que le traité de Paris (1763), cédait les territoires de la rive est à l'Angleterre, mettant ainsi fin à la souveraineté française en Amérique.

#### TRADITIONS ONOMASTIQUES ET ARCHITECTURALES

LA PRÉSENCE POLITIQUE FRANÇAISE avait duré à peine un peu plus d'un siècle en Amérique du Nord, et pourtant, malgré l'occupation anglaise et espagnole d'abord, malgré ensuite et surtout l'annexion aux Etats-Unis, malgré 200 ans de coupure totale ou presque de la patrie d'origine, les traditions ethniques françaises demeurent encore présentes sur les rives du Moyen-Mississippi. C'est ainsi que l'on relève un très grand nombre de toponymes français dans les Etats du Missouri et de l'Illinois. En dehors des villes, villages et fort dont nous avons évoqué plus haut la fondation — Saint Louis, Sainte Geneviève, Prairie du Rocher, Fort de Chartres — il existe encore Fort Crèvecoeur, Fort Massac (corruption du nom du marquis de Massiac, ministre de la marine pendant la guerre franco-indienne), Marquette Heights, Joliet. Le bon sens populaire a donné des noms parlants à certains lieux: Bonpas Creek, Embarras River, Bellefontaine, Grand Marais, Fond du Lac. Les patronymes également dénotent l'ascendance française d'un grand nombre d'habitants de la vallée. Pour en donner un exemple, dans la petite ville de Prairie du Rocher, nous avons rencontré des Le Clerc, Chaudet, Laurent, Charleville, Bievenue (sic!), Duclos, Gaudier, Donjon, de Rousse, Palmier, Dufresne, Doiron, Aubuchon, Bachelier, Maugin, Nivois, Boverly.

Il subsiste aussi un grand nombre d'édifices bâtis par des Français dont beaucoup sont encore en usage. Les plus anciens sont construits en rondins de cèdre ou de chêne plantés verticalement (contrairement à l'usage américain qui les place horizontalement) soit directement dans le sol, "poteaux en terre", soit sur des fondations de bois ou de pierre, "poteaux sur solle". Les interstices sont comblés par du "bousillage", mélange d'argile et de paille, brindilles ou poil animal. Parfois des pierres entassées remplacent le bousillage. La surface extérieure est soit laissée telle quelle, soit cou-

verte de planches, parfois crépie ultérieurement. Le toit présente une pente caractéristique, abrupte au sommet, puis plus douce. A l'origine couvert de chaume, il le fut ensuite de bardeaux, aujourd'hui remplacés presque partout par de l'ardoise ou du zinc. Une galerie formée par une extension du toit, soutenue par des piliers, s'étend sur un, deux, trois ou même les quatre côtés de la maison. Les vitres ne sont jamais antérieures à 1793, les plus anciennes sont importées de même que, probablement, les briques d'origine.

Située à Cahokia, la plus vieille maison subsistante date de 1737. Elle est faite de poteaux sur solle d'environ deux pieds d'épaisseur. Les interstices sont remplis de pierres et de mortier. Le toit est fait de bardeaux. Elle porte le nom de "maison de Jean-Baptiste Saucier", constructeur de Fort de Chartres, et resta possession de sa famille jusqu'en 1793. A cette date, elle fut vendue pour servir de tribunal, le plus ancien de l'Ouest. La disposition des quatre pièces date de cette époque. A l'avant, l'une servait aux procès, l'autre était utilisée comme prison, les deux pièces arrière étaient probablement des bureaux. Le bâtiment a été presque totalement reconstruit, mais les matériaux d'origine ont été utilisés autant que faire se pouvait. A Cahokia se trouve aussi l'église de la Sainte Famille qui date de 1799 (fig. 1), mais qui reflète exactement les traditions architecturales des premiers pionniers. Elle est seule de son espèce dans toute l'Amérique du Nord. Les rondins de noyer verticaux sont scellés dans de lourdes poutres horizontales en haut et en bas. Pour assurer une plus grande rigidité des murs, les poteaux proches des angles sont placés de biais. C'est une caractéristique qui se retrouve dans nombre de maisons créoles. Des chevilles de bois ont été seules utilisées pour la construction. La charpente de chêne est recouverte de bardeaux de cyprès. Le plancher s'abaisse de quinze centimètres vers l'autel. Contrairement à la maison Saucier qui est devenue musée, l'église de la Sainte Famille n'a jamais cessé de servir au culte. On peut y admirer de très anciens objets liturgiques. L'église abrite le plus vieux cimetière de l'Ouest. Il renferme les restes de nombreux Français, mais il ne subsiste plus que quelques pierres tombales dont celle du père Marc Bergier, décédé en 1710, troisième supérieur de la mission de la Sainte Famille. Une autre pierre porte cette inscription en français: "Ici repose dans l'attente de la bienheureuse résurrection le corps de Julie Beauvais Jarrot née à Kaskaskia Illinois le 4 mai 1780 morte le 4 septembre 1875 Priez pour le repos de son âme". L'épithaphe d'Ortance Brackett, morte en 1886, est rédigée en anglais mais avec une phrase française, "Prieie (sic!) pour elle".

L'on peut visiter encore à Cahokia la maison de la famille Jarrot qui est la première maison de briques construite en Illinois. Elle fut achevée en 1806. Le propriétaire qui lui a donné son nom, Nicolas Jarrot, était né à Vesoul, dans la Franche Comté, d'où il avait émigré vers les Etats-Unis. Il fut explorateur, industriel, associé d'Abraham Lincoln et maire de Saint Louis de 1869 à 1871. Au premier étage fut installé, en 1809, la première école de Cahokia. L'architecture est extrêmement simple, un parallépipède de briques surmonté d'un toit d'ardoises à deux pentes faibles, avec un porche à colonnes à l'avant et une petite véranda à l'arrière. Les vitres des fenêtres ont été importées de France. Au rez-de-chaussée, quelques vitrines renferment des objets anciens: coiffes paysannes à peu près identiques aux coiffes champenoises, alènes, livre de compte d'un certain colonel Vital.

La petite ville de Prairie du Rocher, fondée en 1722, mérite à plusieurs titres l'attention de l'ethnologue. Tout d'abord, un certain nombre de ses maisons datent de l'occupation française et sont pour la plupart habitées. Ce sont de beaux exemples du style colonial français du 18<sup>e</sup> siècle. Construites en rondins verticaux, elles furent plus tard recouvertes de lattes horizontales. L'une d'elles, surnommée "maison créole", était encore récemment occupée par Matthew Langlois, descendant direct de Jean Sainte-Thérèse Langlois, deuxième seigneur de la ville, lui-même neveu de Pierre Duqué Boisbriant, commandant et constructeur de Fort de Chartres qui se trouve à quelques kilomètres de Prairie du Rocher. Ce fut la plus importante forteresse construite par les Français dans la moyenne vallée du Mississippi. Les bâtiments datent de 1753. Partiellement restauré, c'est à présent un musée. Nous ne le décrirons pas en détail, bien que ce soit un bel exemple de l'architecture militaire française.

Même lorsque la Louisiane eut été cédée à l'Angleterre, le style des habitations continua à être fortement influencé par l'architecture coloniale française. Pierre Ménard, premier lieutenant gouverneur de l'Etat de l'Illinois, se fit construire, en 1802, une très belle villa à un étage à Kaskaskia. Une large galerie soutenue par des piliers de bois en fait le tour. Le manteau de cheminée du salon et les vitres ont été importés de France. Les meubles sont ceux qui appartenaient à Pierre Ménard. Avec l'église, c'est le seul édifice qui survécut à l'inondation de 1881 qui détruisit totalement la ville de Kaskaskia. Non loin, un monument abrite pieusement la cloche fondue en 1741 que Louis XV offrit à la ville.

Sainte Geneviève se vante avec raison de posséder le plus grand nombre de maisons anciennes de style créole français. Elles ont été construites entre 1770 et 1780. Certaines ont été transportées, pièce par pièce, du vieux village au nouveau, l'année des grandes eaux. Beaucoup sont très habilement restaurées et le plan de restauration se poursuit. Il nous est impossible de décrire dans ces pages la vingtaine de maisons dignes de retenir l'attention de l'ethnologue à Sainte Geneviève. Nous nous contentons de choisir la plus typique, la Bolduc House (fig. 2) dont la date de construction peut être située entre 1769 et 1790. C'est un magnifique exemplaire d'une maison de style créole français restaurée dans sa forme originale authentique. Elle consiste en deux grandes pièces séparées par un hall central et entourées d'une galerie. Les dimensions extérieures sont d'environ 25 mètres sur 14. Les murs sont faits de poteaux de chêne verticaux sur solle de pierre, le bousillage d'argile et de paille. Les murs sont blanchis à la chaux. Le toit, aigu au sommet, passe à mi-hauteur à une pente douce et s'étend jusqu'au dessus de la galerie qui entoure toute la maison. Il est soutenu par de lourdes poutres de chêne du même type que celles utilisées en Normandie au moyen-âge. La cuisine a été placée extérieurement à la maison comme c'était la coutume dans beaucoup de demeures recouvertes de chaume pour éviter les risques d'incendie. La maison est garnie d'authentiques meubles anciens dont beaucoup datent du 18<sup>e</sup> siècle. Bolduc House est ouverte au public comme trois autres demeures historiques de Sainte Geneviève, Amoureux ou Amoureux House, Janis-Ziegler House, Mammy Shaw House. Toutefois la majeure partie des maisons anciennes est encore habitée: Jean-Baptiste Vallée House dont la cave passe pour avoir servi de forteresse, Bequette-Ribault House, Guibourd-Vallée House, Beauvais

House, François Vallée II House, Linden House, Dufour House, Gabriel Boyer House, La Lumendière House, etc. Dans le vieux cimetière de Sainte Geneviève, la plus ancienne tombe, celle de Louis Le Clerc, porte la date de 1796. On y trouve les mausolées de Ferdinand Rozier, Jean-Baptiste Vallée, Vital Sainte-Gemme Beauvais, Charles Grégoire et beaucoup d'autres.

#### TRADITIONS DE LA „GUIANNÉE"

IL N'EST PAS SURPRENANT de rencontrer des bâtiments qui ont survécu deux siècles. Il est plus étonnant de découvrir des vestiges extrêmement vivants d'une culture et d'une tradition françaises miraculeusement préservées malgré l'influence massive des Anglo-Saxons. Nous avons dit plus haut que Prairie du Rocher avait droit à l'intérêt ethnologique pour plus d'une raison. C'est en effet, dans ce petit village, blotti à l'abri des rochers qui lui ont donné son nom, que nous avons trouvé des personnes qui s'efforçaient fièrement et héroïquement de préserver leur héritage français. Bien peu parlent encore aujourd'hui leur langue ancestrale et ce sont des vieillards. Nous avons été reçus par Madame Emilie Chaudet, âgée de 80 ans, qui manie le français avec une certaine aisance. Elle nous a raconté que ses parents s'exprimaient toujours dans cette langue et qu'elle avait continué à s'entretenir ainsi avec son frère, mais, depuis la mort de celui-ci, elle n'a plus l'occasion de pratiquer le français. Son mari ne le parlait pas, ni aucun de ses enfants. Par contre, sa petite-fille l'apprend, non par obligation, mais par goût et par orgueil de son ascendance.

Les grands-parents de Madame Chaudet, les Laurent, étaient venus directement de France. Ceux de Madame Bievenue, 81 ans, étaient originaires du Canada. Son grand-père, qui habitait Kaskaskia, l'avait fui au moment de la guerre de sécession. Madame Bievenue n'a pas non plus l'occasion de pratiquer le français. Elle le comprend toutefois à peu près et le parle en l'entremêlant de mots anglais. Nos informateurs les plus âgés ont expliqué la disparition du français à Prairie du Rocher, d'une part, par un certain snobisme apparu vers les années 1920 — il n'était plus de bon ton de parler français — et, d'autre part, par le souci des parents, surtout parmi les émigrés récents, d'éviter à leurs enfants les mêmes difficultés d'adaptation que les leurs. Percy Clerc, ou plutôt Le Clerc, son nom d'origine, en dépit d'un grand-père suisse et d'une grand-mère belge, ne s'exprime qu'en anglais et ne comprend que cette langue. Pourtant c'est lui qui maintient avec Meredith Conner, un notable du village d'origine mi-française mi-irlandaise, une tradition française remontant au moyen-âge, la guinnée.

Cette coutume fait partie des quêtes traditionnelles du cycle de Noël et du Nouvel An de la paysannerie européenne. Elle s'est pratiquée dans presque toute la France et s'y pratique encore en quelques endroits ainsi qu'au Canada français sous des noms similaires. Citons par exemple "aguilaneu", "guilanleu", "guillanée", "éghinane", "guillounée", "guillaunée", "guignolée". Des groupes, primitivement composés de pauvres, mais plus tard de jeunes gens ou d'enfants de tous milieux, vont de porte en porte demander des étrennes — c'est le sens donné au mot guillannée —

en chantant. Le chant varie selon les lieux. Ils reçoivent de la charcuterie ou des fruits, rarement de l'argent. Les Français qui s'installèrent dans la région du Moyen-Mississippi apportèrent avec eux cette coutume qui y subsiste depuis les premiers colons. Elle porte, suivant les localités, le nom de "guiannée", "gaie-année", "guillonnée" ou "guignolée", et se célèbre le soir de la Saint-Sylvestre. A l'origine, les quêteurs réclamaient vin et nourriture destinés à un bal masqué qui était le premier événement social de l'année, se nommait "bal du roi" et prenait généralement place le 6 janvier. Ce bal n'a plus lieu que rarement aujourd'hui, et les chanteurs de la "guiannée" ne quêtent plus de nourriture, mais ils vont encore de porte en porte, chantant un long texte en français, fait surprenant dans un milieu devenu totalement anglophone ou presque.

La coutume est encore en vigueur à Sainte Geneviève, Bloomsdale Old Mines, et, de façon intermittente, à Kaskaskia, Cahokia et Vincennes. Nous l'avons étudiée à ces endroits dans son contexte social, c'est toutefois à Prairie du Rocher que nous avons suivi plus particulièrement le déroulement, car, dans ce village, la tradition s'est maintenue sans interruption depuis sa fondation. Les chanteurs, autrefois seulement des hommes, mais à présent hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles, revêtent des costumes fantaisistes rappelant plus ou moins ceux du 18<sup>e</sup> siècle, loués pour la plupart. Accompagnés de quelques musiciens (violon, guitare, banjo), ils parcourent le village. Les habitants qui veulent bien les recevoir l'ont signalé à l'avance. Les chanteurs s'arrêtent devant la porte et entonnent les premiers vers du chant de la guiannée (fig. 3 et 4). Le maître de maison ouvre alors et les invite à entrer. A l'intérieur, ils reprennent le chant du début à la fin et terminent en souhaitant la bonne année, en français, puis reçoivent des rafraîchissements: vin, whisky, cognac, café, avec des sandwiches ou des biscuits. En 1970, nous avons assisté à la totalité de la fête qui s'est poursuivie de 18 heures 30 à 2 heures du matin, car, après les maisons particulières, le groupe visite des tavernes. Pour la première fois cette année, il a chanté devant l'église pour le public, à la sortie de la messe de minuit. Le nombre des endroits visités s'est élevé à 21, mais une année il a atteint 50.

Telle qu'elle est chantée à Prairie du Rocher, la guiannée se présente ainsi:

*Transcription phonétique de l'enregistrement fait sur bande magnétique:*

[Soliste et chœur chantant alternativement, accompagnés par des instruments, *tempo giusto*\*:]  
bõ'soa la mēt é la metrēs  
o zé tu lē mō'dē dü ložé  
pu lē dénié žu<sup>r</sup> dü lané

*Transcription littéraire sans arrangement grammatical:*

Bonsoir le maître et la maîtresse  
et tout le monde du logis,  
Pour le dernier jour de l'année

\* Nous avons l'intention de publier la partie musicale, en la comparant avec ses variantes qui dépassent la douzaine, dans une monographie ethnologique que nous préparons sur les Français du Moyen-Mississippi.



1. Eglise de la Sainte Famille, construite en 1799. Cahokia, Illinois.

2. Bolduc House, construite entre 1769 et 1790, vue du jardin intérieur. A gauche; le bâtiment indépendant de la cuisine. Sainte Geneviève, Missouri.



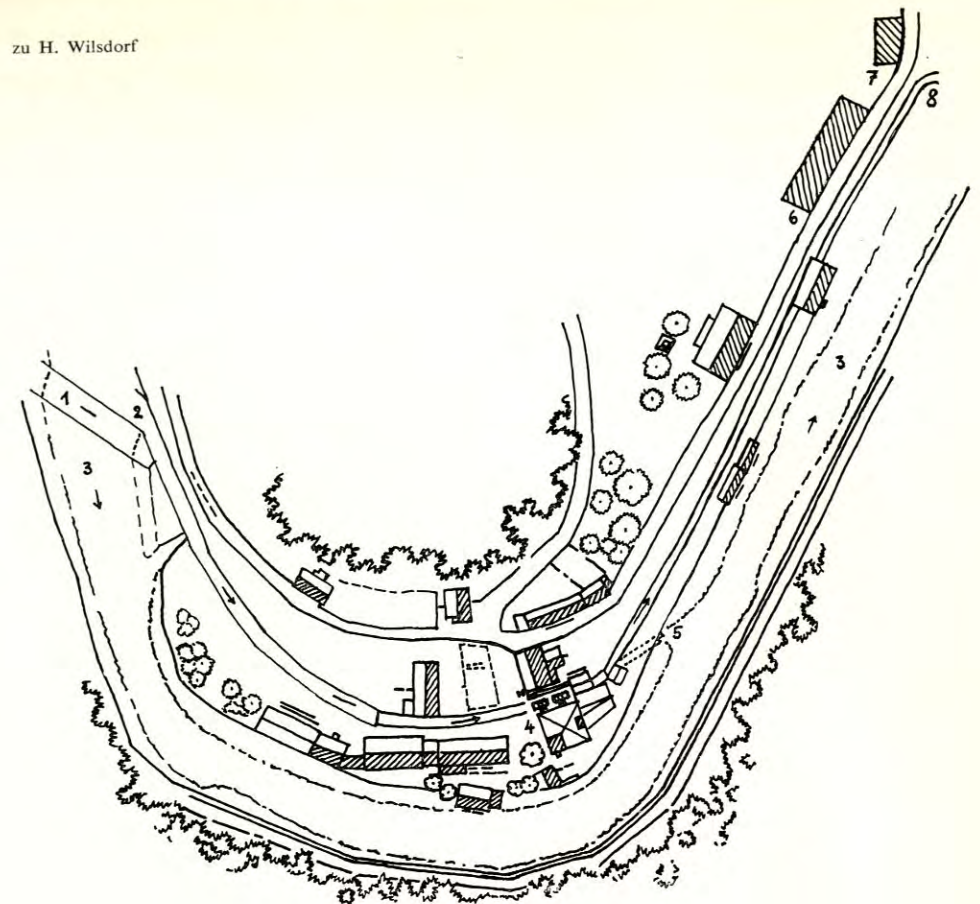


3. Chanteurs et musiciens entonnent le chant de la guinée devant la porte d'une maison, la nuit de la Saint Sylvestre. Prairie du Rocher, Illinois.

4. Chanteurs et musiciens de la guinée dans une maison de Prairie du Rocher, Illinois. En costume militaire: Percy Le Clerc, meneur du chant.



zu H. Wilsdorf



1. Lageplan des Hammerwerks Obergruna (Aufmessung; Sigrid Friebe und Wolfgang Assmann [mit Grenzlinie zum Steilhang], Umzeichnung).

1. Wehr in der Mulde

2. Hammergraben

3. Freiburger Mulde zwischen 2 und 3 ältere und neue Werksbauten

4. Hammergebäude

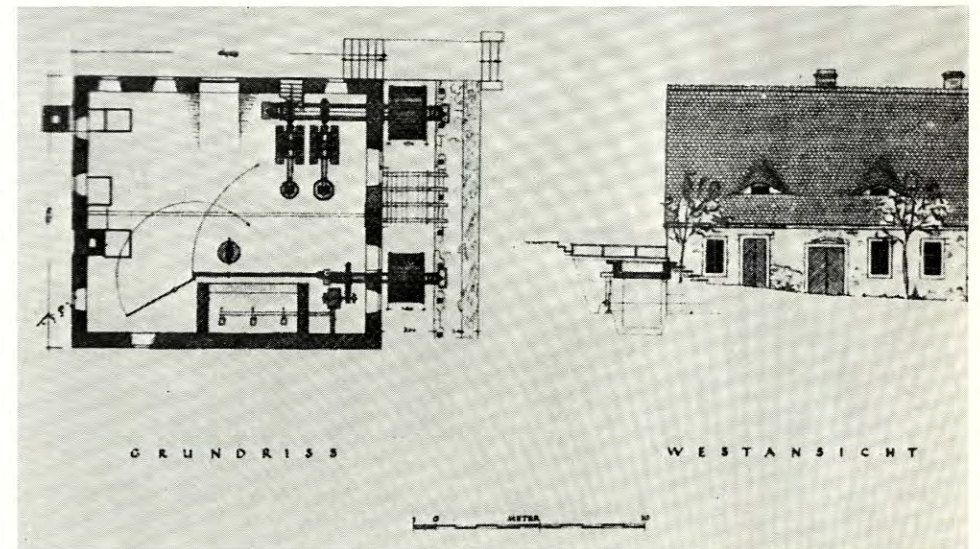
5. Rückfluss des im Hammergerinne verbrauchten Wassers zur Mulde

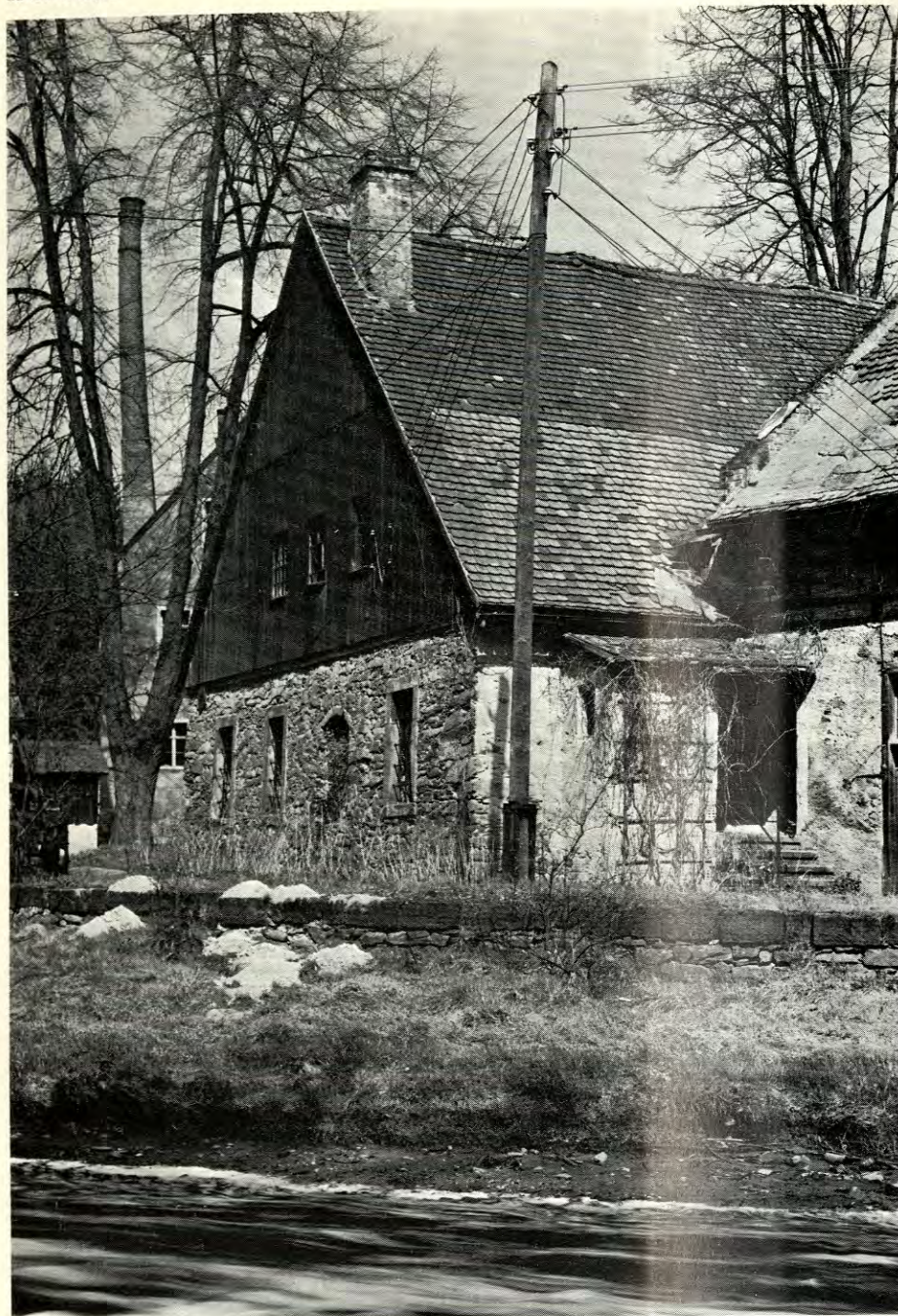
6. Hammerschänke (vgl. Bild 8)

7. Alte Modelltschlerei mit Uhr und Glockentürmchen (vgl. Bild 9)

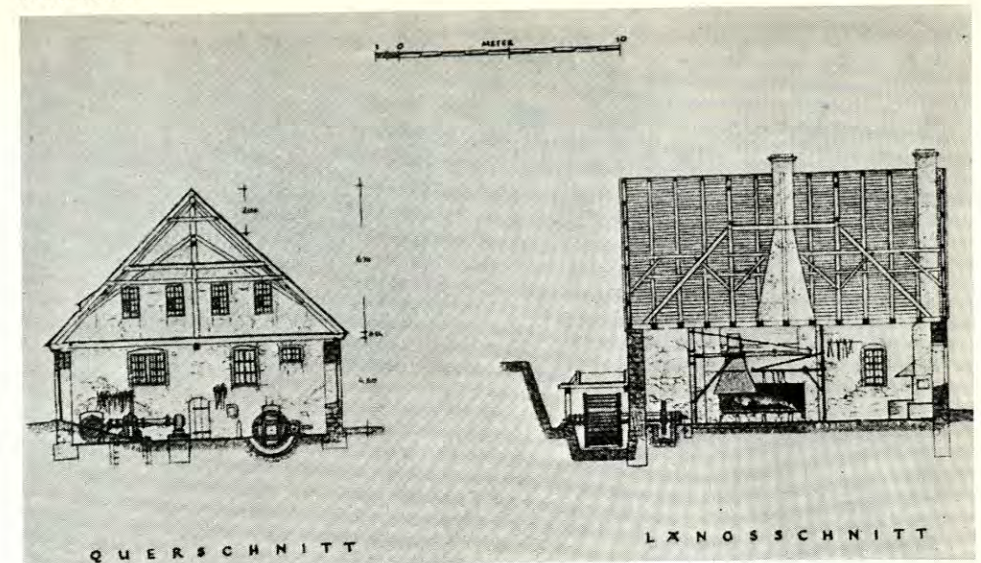
8. Rückfluss zur Mulde.

2. Hammergebäude: Grundriss (Fläche 12,75 x 14,40 m). Rechts; Antriebsräder für beide Hämmer und die drei Gebläse. Schwenkkran I vom Gebläseofen zu den Hammeranbossen, Schwenkkran II vom Glühofen zum Handamboss. Westfront mit Haupttür für Fertigfabrikate, Nebentür Zugang zur Welle.





3. Aussenansicht des Hammergebäudes vom linken Muldenufer (Südfront). Sockel; Bruchsteinmauer, Giebel: verbrettertes Fachwerk. In Hintergrund Schornstein aus der Zeit um 1853. Foto 173016, Deutsche Fotothek Dresden.

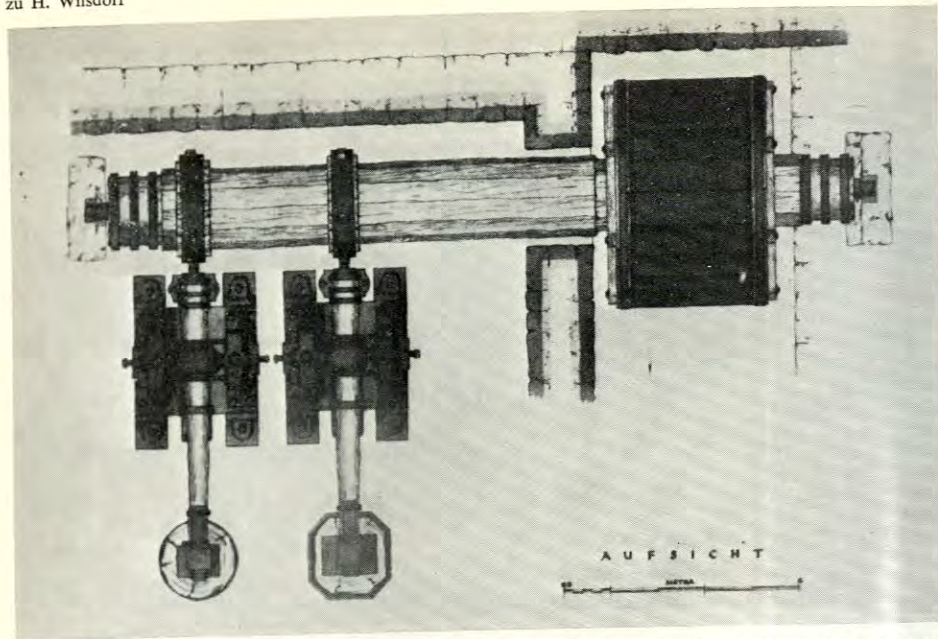


4. Querschnitt und Längsschnitt durch das Hammerhaus. Im Längsschnitt: 2 Rauchabzüge für Gebläseofen und Glühherd, kurze Gebläsewelle mit Antriebsrad von 2,3 m ø, 1,65 m breit; im Querschnitt: Hammerhelm und Schwenkkrangrube.

5. Innenansicht: Hammerköpfe (bis 1938/48 in Betrieb). Links der leichte Hammer (225 kp Bärge wicht), rechts durch das Stellholz (Fangholz) in Ruhestellung der schwere Hammer (275 kp Bärge wicht). An der Wand einige der 400 Zangen. Foto 41/811 Institut für Denkmalpflege Dresden.

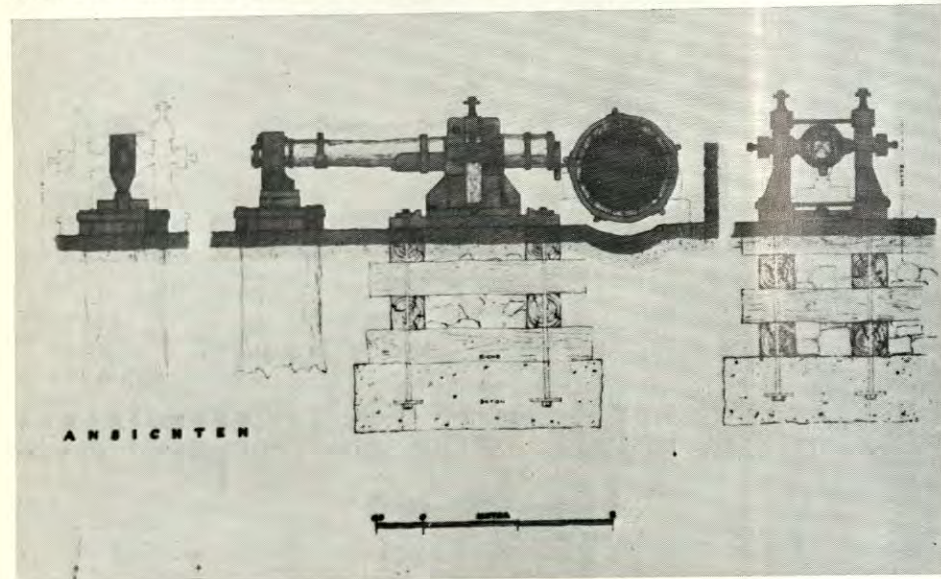


zu H. Wilsdorf



6. Antrieb: rechts ausserhalb des Hammerhauses Wasserrad (2,4 m  $\phi$ , 1,74 m breit) im Gerinnekasten – Mauerdurchbruch für die Welle (8,4 m lang, 1,05 m  $\phi$ ) auf ihr zwei Reifen mit je 5 Druckdaumen, die den Schwanzhammer an Nockeneisen hochdrücken – ganz rechts Wellenlager, dreifach beringt – Hammergerüst mit Drehpunkt des Hammerhelm (3,4 m lang, 0,6 m  $\phi$ ).

7. Links: Schnitt am Hammerkopf von vorn, Amboss und Fundament (= Baumstamm 0,9 m  $\phi$ , 1,5 m tief versenkt); Mitte: Hammergerüst für den Drehpunkt der Hammerhelme; vorn (= links), Hammerkopf; hinten (= rechts) Welle mit den 5 Druckdaumen, die den Hammerhelm am Schwanzisen fassen; rechts: Hammergerüst im Schnitt mit Balkenfundament (2,1 m tief versenkt).



zu H. Wilsdorf



8. Hammerschänke (jetzt Werkskasino, Konsum), Fachwerkbau bald nach 1836. Kammern im Obergeschoss und Dachgeschoss dienten meist zur Unterkunft der Fuhrleute, weniger als Arbeiterwohnungen (für Ledige). Giebel später verputzt. Foto 173014 Deutsche Fotothek Dresden.

9. Alte Modelltschlerei mit Uhr und Glockentürmchen, Fachwerk um 1850. Foto 173013 Deutsche Fotothek Dresden.





10. Hammerarbeiterhaus in Obergruna.  
Anbau nach hinten, Giebel verbrettert, links Wohnstube, Tür, Fensterluke, dann Stalltür, Stallfenster, Speichertür. Hintergrund Dorfkirche. Foto 173017 Deutsche Fotothek Dresden.

11. Hammerarbeiterhaus in Obergruna.  
Standort in der Talsenke, mit Kleintierstall (Ziege), schönes Fachwerk um 1830. Im Hintergrund auf der Höhe Kleinbauernwirtschaft (Inhaber leisteten meist Arbeit im Hammer oder im Bergwerk Obergruna und blieben nur bei Saat und Ernte in der eigenen Wirtschaft).



zo la gijoné vō nu dövé  
la gijoné vō nu dövé  
diθé nu léē  
si vu vulé nu řiē doné  
diθé nu léē  
ō vu dōmāndē sēlēmā ēn ēšinēē  
en ēšēné né pa gra šozé  
sa nżé ka dén di pjé dē lō  
i nu lē fērō dé<sup>n</sup> frikasé dé  
dé katřēvē di pjé de lō  
si vu vulé nu řiē doné  
diθé nu léē  
ō vu demandē sēlēmā  
la fij enēē  
é nu lē fērō fēr bōnē šéré  
nu lē fērō šofé lé pjé  
kant nu u fūm zi moliē dé boa  
nu fūm za lombē  
žatāndē lē <sup>ke</sup>kuku šānté  
é la kolombē  
o roziole dē vēr bokaž  
o lāmbasadē dé zamuré  
mé va tē dīr za ma metrēs  
o ɣal é tēžō<sup>r</sup> lé kēr žoajē  
o ɣal é tēžō<sup>r</sup> lé kēr žoajē  
poē dē tristesē  
tu lē fijet kō poē damā  
komā vitelē  
sé se samo<sup>r</sup> ki la revej  
é ké mapešē dē do<sup>r</sup>miē

[Solo, sans accompagnement  
instrumental, *parlando rubato*:]

supliō la compaņi  
dē vuloā biē nu eskjuzé  
si nu zavō fe ke<sup>1</sup>ɣē foli  
sété biē pu d<sup>e</sup> dézanujé

[Choeur seulement, accompagné  
par des instruments, *tempo giusto*:]

o bō'soa la mēt é la metrēs  
o zé tu lē mō'dē dü ložé

la guillonée vous nous devez.  
La guillonée vous nous devez,  
dites-nous le.  
Si vous voulez nous rien donner,  
dites-nous le.  
On vous demande seulement une échinée.  
Une échinée n'est pas grand-chose,  
ça n'est que de dix pieds de long.  
Et nous le ferons une fricassée  
de quatre-vingt-dix pieds de long.  
Si vous voulez nous rien donner,  
dites-nous le.  
On vous demande seulement  
la fille aînée.  
Et nous lui ferons faire bonne chère,  
nous lui ferons chauffer les pieds.  
Quand nous fûmes au milieu des bois,  
nous fûmes à l'ombre.  
J'attendais le coucou chanter  
et la colombe,  
rossignolet des verts bocages,  
l'ambassadeur des amoureux.  
Mais va t'en dire à ma maîtresse  
qu'elle ait toujours le coeur joyeux.  
Qu'elle ait toujours le coeur joyeux  
point de tristesse.  
Tous les fillettes qu'ont point d'amant  
comment vit-elle?  
Ce sont ses amours qui la réveillent  
et qui m'empêchent de dormir.

Supplions la compagnie  
de vouloir bien nous excuser.  
Si nous avons fait quelque folie,  
c'était bien pour nous désennuyer.

Bonsoir le maître et la maîtresse  
et tout le monde du logis.

Les vers sont chantés deux par deux par le meneur de jeu qui est à présent Percy Le Clerc, âgé de 68 ans. Son père, Charles Le Clerc, l'avait été pendant une vingtaine d'années, et ils ont même longtemps mené à deux. Les autres chanteurs reprennent en

choeur. Par contre, le couplet qui précède le refrain final est chanté en solo. Charles Le Clerc ajoutait, à ce solo chanté, quelques vers récités, et Percy a essayé de les reproduire lors du dernier arrêt avant la dislocation du groupe. Il semblerait que ces vers soient: "La chandelle de ma cousine, elle l'a faite avec du coton. Y a partout moyen de rire pour les filles et les garçons".

Nous avons transcrit la chanson telle que la chante Percy Le Clerc. Il est évident que des altérations grammaticales et phonétiques se sont produites, du fait de la transmission orale. Ces modifications déjà anciennes ont débuté même au temps où le français était encore une langue parlée à Prairie du Rocher. Nous avons pu nous en rendre compte par un ancien enregistrement radiophonique local (fait par la "Radio Station K.S.G.M.", Sainte Geneviève) datant des années 1930 lorsque le père de Percy menait encore la guinée. Déjà alors les chanteurs disaient "j'attendais le coucou chanter" au lieu de "j'entendais le coucou chanter". Les liaisons intempestives ou les "o" ajoutés au début des vers sont faits courants dans les chansons traditionnelles françaises, et ne sont aucunement dues, à notre avis, à une méconnaissance de la langue.

De quelle région de France provenaient ces paroles? Nous n'avons pas retrouvé la chanson coutumière telle quelle, mais ses divers éléments apparaissent dans des régions différentes. Dans beaucoup d'endroits, on retrouve "si vous voulez nous rien donner, dites-nous le". La charcuterie est demandée en Saintonge. En Bretagne, dans le Poitou et en Touraine, on réclame la fille aînée ou la servante. En Touraine, on lui met l'échine au feu, mais dans le Poitou, on l'emmène dans les verts prés pour lui apprendre l'art d'aimer. Il est possible que les pionniers du Moyen-Mississippi, venus de diverses provinces françaises, aient composé une sorte de pot-pourri des guinées de leurs régions d'origine.

Les paroles sont accompagnées de gestes rituels. En chantant devant la porte, avant de pénétrer dans la maison, les hommes frappent du pied en cadence. A la phrase "on vous demande seulement la fille aînée", Percy Le Clerc fait virevolter la plus jeune fille du groupe. Pour "les fillettes qu'ont point d'amant comment vit-elle", il se tourne vers la fille de la maison. Au moment du solo, il fait signe du doigt aux musiciens d'arrêter leurs instruments, brandit sa canne, et se tourne vers le maître de la maison.

Le groupe était composé en 1970 de 7 hommes, 6 femmes, une jeune fille de vingt ans, et 3 fillettes de douze à quatorze ans. Le plus âgé était Percy Le Clerc. Les autres avaient de quarante à cinquante-cinq ans environ. Il s'agissait en majorité de fermiers. Le circuit s'est fait en autocar, parce que certaines tavernes visitées étaient en dehors de la ville, mais les maisons particulières se trouvaient dans la localité. Leur nombre va malheureusement en diminuant chaque année. Ce sont surtout de vieilles personnes qui souhaitent recevoir les chanteurs. Les jeunes trouvent que c'est un trop grand dérangement. D'ailleurs, à Sainte Geneviève et à Bloomsdale où nous avons fait aussi des enquêtes et des enregistrements, les chanteurs ne visitent déjà plus que des tavernes.

Quel va être le sort de la guinée à Prairie du Rocher et dans les autres villages du Moyen-Mississippi? De même qu'elle a pratiquement disparu en France, la coutume va sans doute s'éteindre peu à peu. Aucun des chanteurs ne parle plus le fran-

çais et ne comprend ce qu'il chante. A peu près tous sont déjà relativement âgés. Les jeunes préfèrent passer autrement la nuit de la Saint Sylvestre. Après Percy Le Clerc, qui est célibataire, il semble que personne ne puisse jouer le rôle de meneur de jeu. Si la toute jeune génération ne s'y intéresse pas, ce vestige de tradition française, si émouvant à découvrir pour un Français, va cesser d'être pratiqué et n'existera plus que dans les témoignages que les ethnologues auront pu recueillir.